

## 1

### **Héroïques caniches**

Couché sur son monument, l'animal protégeait la France pour l'éternité. Dick, le chien des tranchées, qui prévenait l'armée française des mouvements des troupes allemandes, était pourtant moins imposant que Barry, le saint-bernard qui avait sauvé la vie de quarante personnes et dont la statue soulevait un enfant dans ses crocs de pierre, plusieurs mètres au-dessus du sol.

Obtenir des hommes qu'ils vous érigent un mausolée, quelle apothéose ! Arsène commençait à trouver l'idée fort plaisante. Seulement, après vingt bonnes minutes de déambulation entre les tombes du cimetière des chiens d'Asnières – qui accueillait quelques autres espèces, pourvu qu'elles fussent mortes et six pieds sous terre –, il devait admettre qu'il n'avait pas repéré la moindre trace de ses congénères. Non, personne n'avait jugé bon de dépenser de l'argent pour la demeure finale d'un lapin.

Et pourtant... Arsène, détective obsédé par la vérité, ou plutôt enquêteur, comme il aimait à se définir – ça sonnait plus professionnel –, trouvait qu'il avait davantage mérité les derniers honneurs que ces caniches pour mémère qui encombraient les allées du cimetière, avec des épitaphes toutes plus ridicules

les unes que les autres. « Marquise, lumière de ma vie », ou « Kiki, la plus jolie » avaient-elles vraiment aidé qui que ce soit ? Sauver une vieille dame de l'ennui, était-ce plus important que de défendre son pays ? Arsène méprisait les Marquise ou les Kiki, mais c'est vrai qu'il était un poil misogyne – bien qu'il ne comprît pas vraiment qu'on le lui reprochât : après tout, les femelles étaient inférieures, non ? Elles n'y étaient pour rien, mais en étant obligées de s'occuper de construire des nids et d'y faire grandir des enfants, elles étaient défavorisées par rapport à lui, qui n'avait aucune obligation familiale. D'ailleurs, les stars du lieu, les Dick, Barry ou autre Moustache, ce chien héros de l'armée napoléonienne, étaient tous des mâles. À force de déambuler, le lapin avait conclu que les mâles aussi avaient été traités ici comme des peluches géantes. Que dire de cette pierre tombale sur laquelle était gravé en lettres d'or : « Pour Ulysse, le plus héroïque des caniches, de la part de sa mémé dévastée » ? Une mémé dévastée, d'accord, mais un caniche héroïque ?

Il y avait tout de même deux femelles dans cette histoire, deux humaines envers qui Arsène se sentait redevable. D'abord, la reine Victoria, qui par passion pour tous ses animaux domestiques, notamment ces chiens dont elle faisait peindre le portrait, avait fini par abdiquer et se consacrer à la rédaction de la *Carta Maxima*, cette constitution à l'origine de l'Intégration des animaux à Londinium. Ensuite, à Paris, là où les animaux n'étaient pas intégrés, c'était une journaliste féministe, Marguerite Durand, qui avait lancé l'idée du cimetière, il y avait de cela une trentaine d'années. C'étaient donc deux femmes qui expliquaient la présence d'Arsène à Asnières en ce froid matin de février, à la recherche du lieu idéal pour ériger son propre

tombeau – et peut-être de quelques autres informations qui pourraient sauver Londinium. Mais, pour cela, le lapin avait l'habitude de laisser faire le hasard.

En entendant des voix approcher, Arsène se glissa derrière un petit monument de granite. Il frissonna un peu – pas tant à cause du froid, les lapins adorent ça, mais il suffisait de gratter quelques centimètres et il tomberait nez à nez avec les ossements de Jackie, le fox-terrier enterré là-dessous. Brrrr! Pour lui-même, le lapin envisageait quelque chose de sobre, du marbre noir avec peut-être sa statue en marbre blanc de Carrare, rappelant son propre pelage bicolore. Il faudrait trouver le Michel-Ange contemporain qui pourrait sculpter son effigie, et il faudrait poser pour lui. On ajouterait son nom en lettres dorées, Arsène, lapin, né en 1927 et mort en... Non, il ne fallait pas penser à ça.

Les voix étaient tout près maintenant. Une vieille dame trottnait en se retournant régulièrement vers une autre à peu près du même âge, mais ralentie par la canne sur laquelle elle s'appuyait pour marcher.

– Sidonie, fais-moi confiance. C'est ici que tu dois acheter une concession pour Marcelle...

– Tu crois vraiment? Je ne vois que des chiens...

– Bien sûr, il y a d'abord eu des chiens! Je t'assure que mon Fido est le plus heureux des dobermans. Les hortensias qui bordent sa tombe sont magnifiques. À croire qu'il les arrose depuis l'intérieur, avec son petit pipi matinal...

– Ernestine!

– Pardon, Sidonie... Tu sais, tout ce que faisait Fido était sacré pour moi, même ça!

Arsène retint un éternuement de dégoût. Berk! L'autre hésitait :

– Écoute, Ernestine, je comprends, pour Fido, mais tu crois vraiment que Marcelle aurait sa place ici ?

– Oui, imagine, la première perruche du cimetière d'Asnières! Je sais que c'est un peu cher, cinquante francs annuels, mais... Oh! Là! Un lapin! Pffft! Il va falloir que je demande au gardien d'augmenter les doses de poison. Quelle vermine, ces animaux... Et ça te fait des trous partout, et ça te déterre tes hortensias...

C'en était trop pour Arsène, qui détala en zigzaguant entre les tombes. Une perruche! Il faut dire qu'en Italie l'horrible dirigeant fasciste Mussolini, qui était en train de s'arroger des pouvoirs absolus, avait fait enterrer la poule de son fils dans un cimetière milanais, avec une petite tombe... Et la reine Victoria elle-même vouait un culte à cet affreux Coco, le perroquet qui chantait le *God Save the Queen*... Mais, au moins, Victoria avait instauré l'Intégration. Alors qu'ici on parlait de cinquante francs *annuels* pour enterrer un oiseau des plus vulgaires! Arsène avait beau gagner à Londinium des sommes trébuchantes en orpur, facilement convertibles en francs à Paris, cela restait tout de même une fortune. Si on ajoutait à cela le prix du marbre noir et du marbre blanc, la rémunération du sculpteur, les lettres dorées... D'autant plus que, récemment, l'argent se faisait rare à Londinium, faute d'employeurs, sans parler de la crise économique dans laquelle se débattait l'Europe entière. Peut-être Arsène n'était-il pas prêt à mourir? Et qu'est-ce que c'était que ces vieilles sorcières, gâteuses pour un chien ou une perruche, mais qui voulaient sans hésiter empoisonner des lapins?

La France ravivait chez lui des idées morbides : après tout, c'était ici qu'avait disparu sa jeune sœur Marie, au moment où toute la famille s'était enfuie de chez un boucher du faubourg Poissonnière... Marie devait avoir fini en terrine, comme la plupart des lapins dans cette ville où les humains passaient leur temps à dévorer tout ce qui a des plumes ou des poils. L'estomac des Français semblait à Arsène trois fois plus gros que la moyenne. Le lapin avait pourtant été tranquille pendant la traversée : un de ces chiens voyageurs qui parcouraient alors le monde était à bord, un petit épagneul au pelage miteux répondant au nom de Munro, d'après un reporter qui l'accompagnait depuis Londres. Munro se déplaçait seul, de bateau en train, et le monde entier s'émerveillait de ce fait – qui était pourtant courant en Grande-Bretagne. Munro avait visité les États-Unis puis l'Italie, avant de parcourir le Luxembourg : quel périple ! Quelques lecteurs s'étaient émus de ce que le prétendu Munro ait été aperçu débarquant exactement au même moment dans le port de Sydney et dans celui de New York, et ces lecteurs avaient osé supposer qu'il y avait peut-être plusieurs chiens embarqués plus ou moins par erreur à bord de bateaux – plutôt qu'une espèce de Phileas Fogg canin parti pour faire le tour du monde en quatre-vingts jours. Mais on avait vite traité de rabat-joie ceux qui refusaient l'idée qu'un même chien fût en même temps ici et ailleurs. Arsène, lui, avait béni le chien star : tout le monde guettait ce Munro sur le pont, et personne n'avait prêté attention au lapin, si ce n'étaient les habitués rats qui jamais ne quittaient les navires et gardaient féroce-ment les cuisines, les poubelles, et n'importe quel endroit où l'on pouvait trouver de la nourriture. Heureusement, la traversée n'avait

pas duré longtemps. Mais les rats... les rats régnaient en maîtres à Paris. La capitale mondiale des restaurants et des commerces de bouche était aussi indéniablement la capitale du rat d'égout. Ces animaux chassés de Londinium agissaient ici tout à leur guise. Ils avaient pris le contrôle du métro récemment construit, mais aussi des arrière-cours, portes cochères et recoins de jardins publics. Ils étaient même ici, à Asnières, au bord de la Seine où Arsène trottnait maintenant. Leurs petits yeux perçaient l'obscurité partout où ils se cachaient, il sentait leur odeur reconnaissable entre toutes. Il préférerait encore celle du renard, mais c'était probablement parce qu'il n'en avait pas encore croisé l'ombre d'une queue. Est-ce qu'à Paris les rats avaient chassé les renards ?

Il fallait en tout cas profiter de leur absence, et Arsène ne résista pas à l'appel d'une petite sieste en bord de Seine, allongé à l'ombre d'un de ces buissons odorants dont il oubliait toujours les noms. Si le lapin était incollable en entomologie, il avait abandonné aux autres la botanique. Il n'en avait pas vraiment besoin : à Londinium, il se fournissait en herbes déshydratées, et quand il voyageait il pouvait se nourrir à même le sol, sous réserve de trouver un jardin public conséquent. L'entomologie, c'était parce que les insectes pouvaient vous pourrir la vie, même en pleine ville. Arsène bénissait les rédacteurs de la *Carta Maxima* d'avoir oublié d'inscrire tout ce petit monde à six pattes dans les lois de protection. La charte avait été rédigée au moment où à peu près tous les Britanniques parcouraient les champs un filet à papillons à la main, et collectionnaient les insectes, de préférence épinglés inanimés sur des planches, exactement comme celles qu'Arsène avait accrochées au mur de son propre terrier, avec l'idée d'impressionner toute puce qui voudrait s'approcher de sa paille.